LE LEGS

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR M. DE MARIVAUX,

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

Biblioteca Nazionale MARCIANA

NAPLES
DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.
MDCCLXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

HORTENSE.

LE CHEVALIER.

LISETTE, *Sivante de la Comteſſe.*

L'EPINE, *Valet de-Chambre du Marquis.*

LE LEGS,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÉRE.

LE CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

LA démarche que vous allez faire auprés du Marquis m'allarme.

HORTENSE.

Je ne riſque rien, vous dis-je. Raiſonnonse Défunt ſon parent & le mien, lui laiſſe quatre cent mille francs, á la charge, il eſt vrai, de m'épouſer ou de m'en donner deux cent mille; cela eſt á ſon choix: mais le Marquis ne

ſent rien pour moi, j'en ſuis ſûre. De plus, je ſuis preſque certaine qu'il a de l'inclination pour la Comteſſe; d'ailleurs, il eſt déjà aſſez riche par lui-même; voilà encore une ſucceſſion de quatre cent mille francs qui lui vient, à laquelle il ne s'attendoit pas; & vous croyez que, pluôt que d'en diſtraire deux cent mille, il aimera mieux m'épouſer, moi qui lui ſuis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour la Comteſſe, qui, peut-être, ne le hait pas, & qui a plus de bien que moi? Il n'y a pas d'apparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la Comteſſe ne le hait pas?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours & je n'en ſuis pas ſurpriſe. Du caractére dont elle eſt, celui du Marquis doit être de ſon goût. La Comteſſe eſt une femme bruſque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maitreſſe. Le Marquis eſt un homme doux, uni, paiſible, aiſé à conduire; & voilà ce qu'il faut à la Comteſſe. D'ailleurs, le Marquis eſt d'un âge qui lui convient; elle n'eſt plus de cette grande jeuneſſe: il a trente-cinq ou quarante ans; & je vois bien qu'elle ſeroit charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

Mais, s'il accepte votre main?

HOR-

HORTENSE.

Eh! non, vous dis-je; laiſſez-moi faire. Je crois qu'il eſpére que ce ſera moi qui le refuſerai. Peut-être même feindra t-il de conſentir à notre union; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point aſſez riche pour m'épouſer avec deux cent mille francs de moins, & je ſuis bien aiſe de vous les apporter en mariage: je ſuis perſuadée que la Comteſſe & le Marquis ne ſe haïſſent pas. Voyons ce que me diront là-deſſus l'Epine & Liſette qui vont venir me parler. L'un eſt un Gaſcon froid, mais adroit; Liſette a de l'eſprit. Je ſais qu'ils ont tous deux la confiance de leurs Maîtres; je les intéreſſerai à m'inſtruire, & tout ira bien. Les voilà qui viennent; retirez vous.

SCÈNE II.

HORTENSE, LISETTE, L'ÉPINE.

HORTENSE.

VENEZ, Liſette, approchez.

LISETTE.

Que ſouhaitez-vous de nous, Madame?

HORTENSE.

Rien que vous ne puiſſiez me dire ſans bleſſer la fidélité que vous devez, (*à l'Epine.*) vous au Marquis, (*à Lisette.*) & vous à la Comteſſe.

LISETTE.

Tant mieux, Madame.

L'EPINE.

Ce début encourage. Nos ſervices vous ſont acquis.

HORTENSE *tire quelque argent de ſa poche.*

Tenez, Liſette, tout ſervice mérite récompenſe.

LISETTE. *refuſant d'abord.*

Du moins, Madame, faudroit-il ſavoir auparavant de quoi il s'agit.

HOR-

HORTENSE.

Prenez ; je vous le donne, quoi qu'il arrive. (*A l'Epine, lui donnant quelques louis.*) Voilà pour vous, Monſieur de l'Epine.

L'ÉPINE.

Madame, je ſerois volontiers de l'avis de Mademoiſelle ; mais je prends. Le reſpect défend que je raiſonne.

HORTENSE.

Voici de quoi il eſt queſtion. Dites-moi, l'Epine ; je me figure que le Marquis aime la Comteſſe : me trompé je ? Il n'y a point d'inconvénient à me dire ce qui en eſt. Soupçonnez-vous qu'il l'aime ?

L'ÉPINE.

De ſoupçons, j'en ai de violens. Je m'en éclaircirai tantôt.

HORTENSE.

Et vous, Liſette, quel eſt votre ſentiment ſur la Comteſſe ?

LISETTE.

Qu'elle ne ſonge point du tout au Marquis, Madame.

L'ÉPINE.

Je diffère avec vous de penſée.

HORTENSE.

Je crois auſſi qu'ils s'aiment. Et ſuppoſons que je ne me trompe pas, du caractére dont ils ſont, ils auront de la peine à s'en parler. Vous, l'Epine, voudriez-vous exciter le Mar-

quis à le déclarer à la Comteſſe ? Et vous, Liſette, diſpoſer la Comteſſe à ſe l'entendre dire ? Ce ſera une induſtrie fort innocente.

L'ÉPINE.

Et même louable.

LISETTE, *rendant l'argent.*

Madame, permettez que je vous rende votre argent.

HORTENSE.

Gardez. D'où vient ?

LISETTE.

C'eſt qu'il me ſemble que voilà préciſément le ſervice que vous exigez de moi ; & c'eſt préciſément celui que je ne puis vous rendre. Ma Maitreſſe eſt veuve; elle eſt tranquille; ſon état eſt heureux, ce ſeroit dommage de l'en tirer : je prie le Ciel qu'elle y reſte.

L'ÉPINE, *froidement.*

Quant à moi, je garde mon lot ; rien ne m'oblige à reſtitution. J'ai la volonté de vous être utile. Monſieur le Marquis vit dans le célibat ; mais le mariage, il eſt bon, trés bon; il a ſes peines, chaque état a les ſiennes, quelquefois le mien me péſe ; le tout eſt égal. Oui, je vous ſervirai, Madame, je vous ſervirai ; je n'y vois point de mal. On s'eſt marié de tout tems, on ſe mariera toujours; on n'a que cette honnête reſſource, quand on aime.

HORTENSE.

Vous me ſurprenez, Liſette, d'autant plus

que

que je m'imaginois que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE.

C'eſt de quoi il n'eſt pas queſtion de ma part.

L'ÉPINE.

De la mienne, j'en ſuis demeuré à l'eſtime. Néanmoins, Mademoiſelle eſt aimable; mais j'ai paſſé mon chemin ſans y prendre garde.

LISETTE.

J'eſpère que vous paſſerez toujours de même.

HORTENSE.

Voilà tout ce que j'avois à vous dire. Adieu, Liſette; vous ferez ce qu'il vous plaira: je ne vous demande que le ſecret. J'accepte vos ſervices, l'Epine.

SCÉNE III.

L' EPINE, LISETTE.

LISETTE.

NOus n' avons rien à nous dire, Mons de l'Epine, J' ai affaire, & je vous laiſſe.

L' ÉPINE.

Doucement, Mademoſelle, retardez d' un moment; je trouve à propos de vous informer d' un petit accident qui m' arrive.

LISETTE.

Voyons.

L' ÉPINE.

D' homme d' honneur, je n' avois pas enviſagé vos graces; je ne connoiſſois pas votre mine.

LISETTE.

Qu' importe? Je vous en offre autant: c' eſt tout au plus ſi je connois actuellement la vôtre.

L' ÉPINE.

Cette Dame ſe figuroit que nous nous aimoins.

LISETTE.

Eh bien! elle ſe figuroit mal.

L' ÉPINE.

Attendez, voici l' accident. Son diſcours a fait que mes yeux ſe ſont arrêtés deſſus vous plus attentivement que de coutume.

li-

LISETTE.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

L'ÉPINE.

Et vous êtes jolie, ſandis; oh! trés-jolie.

LISETTE.

Ma foi, Monſieur l'Epine, vous êtes trés-galant; oh! trés-galant.

L'ÉPINE.

A mon exemple, enviſagez-moi, je vous prie; faites-en l'épreuve.

LISETTE.

Oui-dà. Tenez, je vous regarde.

L'ÉPINE.

Eh donc! Eſt-ce là ce l'Epine que vous connoiſſiez? N'y voyez-vous rien de nouveau? Que vous en dit le cœur;

LISETTE.

Pas le mot. Il n'y a rien là pour lui.

L'ÉPINE.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont eſtimé que j'étois un garçon aſſez revenant; mais nous y retournerons; c'eſt partie à remettre. Écoutez le reſtant. Il eſt certain que mon Maître diſtingue tendrement votre Maîtreſſe. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditoit de vous communiquer ſes ſentimens.

LISETTE.

Comme il lui plaira. La réponſe que j'aurai l'honneur de lui communiquer ſera courte.

L'ÉPINE.

Remarquons d'abondance, que la Comteſſe

ſe

ſe plaît avec mon maître, qu'elle a l'âme joyeuſe en le voyant. Vous me direz que nos gens ſont d'étranges perſonnes; & je vous l'accorde. Le Marquis, homme tout ſimple, peu haſardeux dans le diſcours, n'oſera jamais aventurer la déclaration: & des déclarations, la Comteſſe les épouvante. Dans cette conjoncture, j'opine que nous encouragions ces deux perſonnages. Qu'en ſera-t-il? Qu'ils s'aimeront bonnement en toute ſimpleſſe, & qu'ils s'épouſeront de même. Qu'en arrivera-t-il? Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari par la douce habitude de me voir. Eh donc! parlez; êtes-vous d'accord?

LISETTE.

Non.

L'ÉPINE.

Mademoiſelle, eſt-ce mon amour qui vous déplaît?

LISETTE.

Oui.

L'ÉPINE.

En peu de mots vous dites beaucoup. Mais conſidérez l'occurrence. Je vous prédis que nos Maîtres ſe marieront. Que la commodité vous tente.

LISETTE.

Je vous prédis qu'ils ne ſe marieront point. Je ne veux pas, moi. Ma Maîtreſſe, comme vous dites fort habilement, tient l'amour au-deſſous d'elle; & j'aurai ſoin de l'entretenir dans

dans cette humeur, attendu qu'il n'eſt pas de mon petit intérêt qu'elle ſe marie. Ma condition n'en ſeroit pas ſi bonne entendez-vous? Il n'y a pas d'apparence que la Comteſſe y gagne, & moi j'y perdrois beaucoup. J'ai fait un petit calcul là deſſus, au moyen duquel je trouve que tous vos arrangemens me dérangent, & ne me valent rien. Ainſi, croyez-moi, quelque jolie que je ſois, continuez de n'en rien voir; laiſſez-là la découverte que vous avez faite de mes graces, & paſſez toujours ſans y prendre garde,

L'ÉPINE, *froidement.*

Je les ai vûes, Mademoiſelle; j'en ſuis frappé, & n'ai de reméde que votre cœur.

LISETTE.

Tenez-vous donc pour incurable.

L'ÉPINE.

Me donnez-vous votre dernier mot?

LISETTE.

Je n'y changerai pas une ſyllabe.

(Elle veut s'en aller.)

L'ÉPINE, *l'arrêtant.*

Permettez que je réparte. Vous calculez; moi de même. Selon vous, il ne faut pas que nos gens ſe marient: il faut qu'ils s'épouſent, ſelon moi; je le prétends.

LISETTE.

Mauvaiſe gaſconnade.

L'ÉPINE.

Patience. Je vous aime, & vous me refuſez

le

le réciproque ? Je calcule qu'il me fait beſoin; & je l'aurai, ſandis !

LISETTE.

Vous ne l'aurez pas, ſandis !

L'ÉPINE.

J'ai tout dit. Laiſſez parler mon Maître qui nous arrive.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS; L'ÉPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

AH ! vous voici, Liſette ? Je ſuis bien-aiſe de vous trouver.

LISETTE.

Je vous ſuis obligée, Monſieur ; mais je m'en allois.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez ? J'avois pourtant quelque choſe à vous dire. Etes-vous un peu de nos amis.

L'ÉPINE.

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'eſtime & de reſpect pour Monſieur le Marquis.

LE

LE MARQUIS.

Tout de bon ? Vous me faites plaiſir, Liſette ; je fais beaucoup de cas de vous, auſſi. Vous me paroiſſez une trés bonne fille, & vous êtes à une maitreſſe qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a long-tems que je le ſais, Monſieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi ? Que vous en dit-elle ?

LISETTE.

Oh ! rien.

LE MARQUIS.

C'eſt que, entre nous, il n'y a point de femme que j'aime tant qu'elle.

LISETTE.

Qu'appellez-vous aimer, Monſieur le Marquis ? Eſt-ce de l'amour que vous entendez ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais oui, de l'amour, de l'inclination comme tu voudras ; le nom n'y fait rien : Je l'aime mieux qu'une autre. Voilà tout.

LISETTE.

Cela ſe peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en ſait rien ; je n'ai pas oſé le lui apprendre. Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTE.

C'eſt ce qui me ſemble.

LE MARQUIS.

Oui, cela m'embarraſſe, &, comme ta maîtreſſe eſt une femme fort raiſonnable, j'ai peur qu'elle ne ſe moque de moi; & je ne ſaurois plus que lui dire; de ſorte que j'ai rêvé qu'il ſeroit bon que tu la prévinſſes en ma faveur.

LISETTE,

Je vous demande pardon, Monſieur; mais il falloit rêver tout le contraire. Je ne puis rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS,

Eh! d'où vient? Je t'aurai grande obligation. Je paierai bien tes peines. (*Montrant l'Epine.*) Et ſi ce garçon là te convenoit, je vous ferois un fort bon parti à tous les deux.

L'ÉPINE, *froidement & ſans regarder Liſette.*

Derechef, recueillez-vous là-deſſus, Mademoiſelle.

LISETTE.

Il n'y a pas moyen, Monſieur le Marquis. Si je parlois de vos ſentimens à ma Maîtreſſe, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerois avec elle; je vous y brouillerois vous-même. Ne la connoiſſez-vous pas?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire?

LISETTE.

Abſolument rien.

LE MARQUIS.

Tant-pis. Cela me chagrine. Elle me fait rant

tant d'amitié, cette femme! Allons, il ne faut donc plus y penſer.

L'ÉPINE, *froidement.*

Monſieur, ne vous déconfortez pas du récit de Mademoiſelle: n'en tenez compte; elle vous triche. Retirons-nous. Venez me conſulter à l'écart, je ſerai plus conſolant. Partons.

LE MARQUIS.

Viens. Voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Liſette; ne me nuis pas, voilà tout ce que j'éxige.

SCÉNE V.

L'EPINE, LISETTE.

L'ÉPINE.

N'EXIGEZ rien. Ne gênons point Mademoiſelle. Soyons également ennemis déclarés, faiſons-nous du mal en toute franchiſe. Adieu, gentille perſonne. je vous chéris ni plus ni moins; gardez-moi votre cœur, c'eſt un dépôt que je vous laiſſe.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre l'Epine; vous êtes peut-être, de tous les fous de la Garonne, le plus effronté, mais auſſi le plus divertiſſant.

SCÉNE VI.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

VOICI ma Maitreſſe. De l'humeur dont elle eſt, je crois que cet amour-ci ne la divertira guères. Garre que le Marquis ne ſoit bientôt congédié.

LA COMTESSE, *tenant une lettre.*

Tenez, Liſette; dites qu'on porte cette lettre à la poſte; en voilà dix que j'écris depuis trois ſemaines. La ſotte choſe qu'un procès! Que j'en ſuis laſſe! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui ſe remarient.

LISETTE, *riant.*

Bon! votre procès! Une affaire de dix mille francs! Voilà quelque choſe de bien conſidérable pour vous! Avez-vous envie de vous remarier? J'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'envie de me remarier? Pourquoi me dites-vous cela?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas; je ne veux que vous divertir.

LA

LA COMTESSE.

Ce pourroit être quelqu'un de Paris qui vous auroit fait une confidence; en tout cas, ne me le nommez pas.

LISETTE.

Oh! il faut pourtant que vous connoiſſiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Briſons là-deſſus. Je rêve à une autre choſe. Le Marquis n'a ici qu'un valet de-chambre, dont il a peut être beſoin; & je voulois lui demander s'il n'a pas quelque paquet à mettre à la poſte: on le porteroit avec le mien. Où eſt il le Marquis? L'as-tu vu ce matin?

LISETTE.

Oh! oui. Malepeſte, il a ſes raiſons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner. Celui qui brûle pour vous, & que vous avez enflammé de paſſion..

LA COMTESSE.

Qui eſt ce bénêt-là?

LISETTE.

Vous le devinez.

LA COMTESSE.

Celui qui brûle eſt un ſot. Je ne veux rien ſavoir de Paris.

LISETTE.

Ce n'eſt point de Paris. Votre conquête eſt dans le château. Vous l'appellez bénêt: moi, je vais le flatter; c'eſt un ſoupirant qui a l'air fort ſimple, un air bon-homme. Y êtes-vous?

SCÉNE III.

L' EPINE, LISETTE.

LISETTE.

NOus n' avons rien à nous dire, Mons de l'Epine, J' ai affaire, & je vous laiſſe.

L' ÉPINE.

Doucement, Mademoſelle, retardez d' un moment; je trouve à propos de vous informer d' un petit accident qui m' arrive.

LISETTE.

Voyons.

L' ÉPINE.

D' homme d' honneur, je n' avois pas enviſagé vos graces; je ne connoiſſois pas votre mine.

LISETTE.

Qu' importe? Je vous en offre autant: c' eſt tout au plus ſi je connois actuellement la vôtre.

L' ÉPINE.

Cette Dame ſe figuroit que nous nous aimoins.

LISETTE.

Eh bien! elle ſe figuroit mal.

L' ÉPINE.

Attendez, voici l' accident. Son diſcours a fait que mes yeux ſe ſont arrêtés deſſus vous plus attentivement que de coutume.

li-

LISETTE.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

L'ÉPINE.

Et vous êtes jolie, ſandis; oh! trés-jolie.

LISETTE.

Ma foi, Monſieur l'Epine, vous êtes trés-galant; oh! trés-galant.

L'ÉPINE.

A mon exemple, enviſagez-moi, je vous prie; faites-en l'épreuve.

LISETTE.

Oui-dà. Tenez, je vous regarde.

L'ÉPINE.

Eh donc! Eſt-ce là ce l'Epine que vous connoiſſiez? N'y voyez-vous rien de nouveau? Que vous en dit le cœur;

LISETTE.

Pas le mot. Il n'y a rien là pour lui.

L'ÉPINE.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont eſtimé que j'étois un garçon aſſez revenant; mais nous y retournerons; c'eſt partie à remettre. Écoutez le reſtant. Il eſt certain que mon Maître diſtingue tendrement votre Maitreſſe. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditoit de vous communiquer ſes ſentimens.

LISETTE.

Comme il lui plaira. La réponſe que j'aurai l'honneur de lui communiquer ſera courte.

L'ÉPINE.

Remarquons d'abondance, que la Comteſſe

ſe

ſe plaît avec mon maître, qu'elle a l'âme joyeuſe en le voyant. Vous me direz que nos gens ſont d'étranges perſonnes; & je vous l'accorde. Le Marquis, homme tout ſimple, peu haſardeux dans le diſcours, n'oſera jamais aventurer la déclaration: & des déclarations, la Comteſſe les épouvante. Dans cette conjoncture, j'opine que nous encouragions ces deux perſonnages. Qu'en ſera-t-il? Qu'ils s'aimeront bonnement en toute ſimpleſſe, & qu'ils s'épouſeront de même. Qu'en arrivera-t-il? Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari par la douce habitude de me voir. Eh donc! parlez; êtes-vous d'accord?

LISETTE.

Non.

L'ÉPINE.

Mademoiſelle, eſt-ce mon amour qui vous déplaît?

LISETTE.

Oui.

L'ÉPINE.

En peu de mots vous dites beaucoup. Mais conſidérez l'occurrence. Je vous prédis que nos Maîtres ſe marieront. Que la commodité vous tente.

LISETTE.

Je vous prédis qu'ils ne ſe marieront point. Je ne veux pas, moi. Ma Maîtreſſe, comme vous dites fort habilement, tient l'amour au-deſſous d'elle; & j'aurai ſoin de l'entretenir dans

dans cette humeur, attendu qu'il n'eſt pas de mon petit intérêt qu'elle ſe marie. Ma condition n'en ſeroit pas ſi bonne entendez-vous? Il n'y a pas d'apparence que la Comteſſe y gagne, & moi j'y perdrois beaucoup. J'ai fait un petit calcul là deſſus, au moyen duquel je trouve que tous vos arrangemens me dérangent, & ne me valent rien. Ainſi, croyez-moi, quelque jolie que je ſois, continuez de n'en rien voir; laiſſez-là la découverte que vous avez faite de mes graces, & paſſez toujours ſans y prendre garde.

L'ÉPINE, *froidement.*

Je les ai vûes, Mademoiſelle; j'en ſuis frappé, & n'ai de reméde que votre cœur.

LISETTE.

Tenez-vous donc pour incurable.

L'ÉPINE.

Me donnez-vous votre dernier mot?

LISETTE.

Je n'y changerai pas une ſyllabe.

(*Elle veut s'en aller.*)

L'ÉPINE, *l'arrêtant.*

Permettez que je réparte. Vous calculez; moi de même. Selon vous, il ne faut pas que nos gens ſe marient: il faut qu'ils s'épouſent, ſelon moi; je le prétends.

LISETTE.

Mauvaiſe gaſconnade.

L'ÉPINE.

Patience. Je vous aime, & vous me refuſez

le

le réciproque ? Je calcule qu'il me fait beſoin; & je l'aurai, ſandis !

LISETTE

Vous ne l'aurez pas, ſandis !

L'ÉPINE.

J'ai tout dit. Laiſſez parler mon Maître qui nous arrive.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS; L'ÉPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

AH ! vous voici, Liſette ? Je ſuis bien-aiſe de vous trouver.

LISETTE.

Je vous ſuis obligée, Monſieur ; mais je m'en allois.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez ? J'avois pourtant quelque choſe à vous dire. Etes-vous un peu de nos amis.

L'ÉPINE.

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'eſtime & de reſpect pour Monſieur le Marquis.

LE

LE MARQUIS.

Tout de bon ? Vous me faites plaiſir, Liſette ; je fais beaucoup de cas de vous, auſſi. Vous me paroiſſez une trés bonne fille, & vous êtes à une maitreſſe qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a long-tems que je le ſais, Monſieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi ? Que vous en dit-elle ?

LISETTE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

C'eſt que, entre nous, il n'y a point de femme que j'aime tant qu'elle.

LISETTE.

Qu'appellez-vous aimer, Monſieur le Marquis ? Eſt-ce de l'amour que vous entendez ?

LE MARQUIS.

Eh! mais oui, de l'amour, de l'inclination comme tu voudras ; le nom n'y fait rien : Je l'aime mieux qu'une autre. Voilà tout.

LISETTE.

Cela ſe peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en ſait rien ; je n'ai pas oſé le lui apprendre. Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTE.

C'eſt ce qui me ſemble.

LE MARQUIS.

Oui, cela m'embarraſſe, &, comme ta maitreſſe eſt une femme fort raiſonnable, j'ai peur qu'elle ne ſe moque de moi; & je ne ſaurois plus que lui dire; de ſorte que j'ai rêvé qu'il ſeroit bon que tu la prévinſſes en ma faveur.

LISETTE.

Je vous demande pardon, Monſieur; mais il falloit rêver tout le contraire. Je ne puis rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS.

Eh! d'où vient? Je t'aurai grande obligation. Je paierai bien tes peines. (*Montrant l'Epine.*) Et ſi ce garçon là te convenoit, je vous ferois un fort bon parti à tous les deux.

L'ÉPINE, *froidement & ſans regarder Liſette.*

Derechef, recueillez-vous là-deſſus, Mademoiſelle.

LISETTE.

Il n'y a pas moyen, Monſieur le Marquis. Si je parlois de vos ſentimens à ma Maitreſſe, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerois avec elle; je vous y brouillerois vous-même. Ne la connoiſſez-vous pas?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire?

LISETTE.

Abſolument rien.

LE MARQUIS.

Tant-pis. Cela me chagrine. Elle me fait rant

tant d'amitié, cette femme! Allons, il ne faut donc plus y penſer.

L'ÉPINE, *froidement.*

Monſieur, ne vous déconfortez pas du récit de Mademoiſelle: n'en tenez compte; elle vous triche. Retirons-nous. Venez me conſulter à l'écart, je ſerai plus conſolant. Partons.

LE MARQUIS.

Viens. Voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Liſette; ne me nuis pas, voilà tout ce que j'éxige.

SCÉNE V.

L'EPINE, LISETTE.

L'ÉPINE.

N'Exigez rien. Ne gênons point Mademoiſelle. Soyons également ennemis déclarés, faiſons-nous du mal en toute franchiſe. Adieu, gentille perſonne. je vous chéris ni plus ni moins; gardez-moi votre cœur, c'eſt un dépôt que je vous laiſſe.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre l'Epine; vous êtes peut-être, de tous les fous de la Garonne, le plus effronté, mais auſſi le plus divertiſſant.

SCÉNE VI.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

VOici ma Maitreſſe. De l'humeur dont elle eſt, je crois que cet amour-ci ne la divertira guères. Garre que le Marquis ne ſoit bientôt congédié.

LA COMTESSE, *tenant une lettre.*

Tenez, Liſette; dites qu'on porte cette lettre à la poſte; en voilà dix que j'écris depuis trois ſemaines. La ſotte choſe qu'un procès! Que j'en ſuis laſſe! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui ſe remarient.

LISETTE, *riant.*

Bon! votre procès! Une affaire de dix mille francs! Voilà quelque choſe de bien conſidérable pour vous! Avez-vous envie de vous remarier? J'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'envie de me remarier? Pourquoi me dites-vous cela?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas; je ne veux que vous divertir.

LA

LA COMTESSE.

Ce pourroit être quelqu'un de Paris qui vous auroit fait une confidence; en tout cas, ne me le nommez pas.

LISETTE.

Oh! il faut pourtant que vous connoiſſiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Briſons là-deſſus. Je rêve à une autre choſe. Le Marquis n'a ici qu'un valet de-chambre, dont il a peut être beſoin; & je voulois lui demander s'il n'a pas quelque paquet à mettre à la poſte: on le porteroit avec le mien. Où eſt il le Marquis? L'as-tu vu ce matin?

LISETTE.

Oh! oui. Malepeſte, il a ſes raiſons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner. Celui qui brûle pour vous, & que vous avez enflammé de paſſion..

LA COMTESSE.

Qui eſt ce bénêt-là?

LISETTE.

Vous le devinez.

LA COMTESSE.

Celui qui brûle eſt un ſot. Je ne veux rien ſavoir de Paris.

LISETTE.

Ce n'eſt point de Paris. Votre conquête eſt dans le château. Vous l'appellez bénêt: moi, je vais le flatter; c'eſt un ſoupirant qui a l'air fort ſimple, un air bon-homme. Y êtes-vous?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui eſt-ce qui reſſemble à cela ici ?

LISETTE.

Eh ! le Marquis.

LA COMTESSE.

Celui qui eſt avec nous ?

LISETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Je n'avois garde d'y être. Où as-tu pris ſon air ſimple & de bon-homme ? Dis donc un air franc & ouvert, à la bonne heure ; il ſera reconnoiſſable.

LISETTE.

Ma foi, Madame, je vous le rends comme je le vois.

LA COMTESSE.

Tu le vois très-mal, on ne peut pas plus mal ; en mille ans on ne le devineroit pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de ſon amour ?

LISETTE.

De lui qui me l'a dit ; rien que cela. N'en riez-vous pas ? Ne faites pas ſemblant de le ſavoir. Au reſte, il n'y a qu'à vous en défaire tout doucement.

LA COMTESSE.

Hélas ! je ne lui en veux point de mal. C'eſt un fort honnête-homme, qui a d'excellentes qualités, & j'aime encore mieux que ce

ſoit

ſoit lui qu'un autre. Mais ne te trompes tu pas auſſi ? Il ne t'aura peut-être parlé que d'eſtime: il en a beaucoup pour moi, beaucoup ; il me l'a marqué en mille occaſions d' une manière fort obligeante.

LISETTE.

Non, Madame, c'eſt de l'amour qui regarde vos appas; c'eſt de la flamme. Il languit, il ſoupire.

LA COMTESSE.

Eſt-il poſſible ? Sur ce pied-là, je le plains; car ce n'eſt pas un étourdi : il faut qu'il le ſente, puiſq'il le dit ; & ce n'eſt pas de ces gens-là qu'on ſe moque : jamais leur amour n'eſt ridicule. Mais il n'oſera m'en parler, n'eſt-ce pas?

LISETTE.

Oh ! ne craignez rien; j'y ai mis bon ordre; il ne s'y jouera pas. Je lui ai ôté toute eſpérance ; n'ai-je pas bien fait ?

LA COMTESSE.

Mais... oui, ſans doute, oui... ; pourvu que vous ne l'ayez pas bruſqué, pourtant : il falloit y prendre garde ; c'eſt un ami que je veux conſerver. Et vous avez quelquefois le ton dur & revêche, Liſette; il valoit mieux le laiſſer dire.

LISETTE.

Point du tout. Il vouloit que je vous parlaſſe en ſa faveur.

LA COMTESSE.

Ce pauvre homme !

LISETTE.

Et je lui ai répondu que je ne pouvois pas m'en mêler; que je me brouillerois avec vous, ſi je vous en parlois; que vous me donneriez mon congé, que vous lui donneriez le ſien.

LA COMTESSE.

Le ſien ! Quelle groſſièreté ! Ah ! que c'eſt mal parler ! Son congé ! Et même, eſt-ce que je vous aurois donné le vôtre ? Vous ſavez bien que non. D'où vient mentir, Liſette ? C'eſt un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je conſidère le plus, & qui le mérite le mieux. Quel ſot langage de domeſtique ! Eh ! il étoit ſi ſimple de vous en tenir à lui dire : Monſieur, je ne ſaurois ; ce ne ſont pas-là mes affaires : parlez-en vous-même. Et je voudrois qu'il oſât m'en parler, pour raccommoder un peu votre malhonnêteté. Son congé ! ſon congé ! Il va ſe croire inſulté.

LISETTE.

Eh ! non, Madame ; il étoit impoſſible de vous en débarraſſer à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez, de peur de le fâcher ? Voulez-vous être ſa femme par politeſſe, lui qui doit épouſer Hortenſe ? Je ne lui ai rien dit de trop. Et vous en voilà quitte. (*Le Marquis paroit : la timidité s'empare de lui, il ſe retire précipitamment ; l'Epine court après lui.*) Mais je l'apperçois qui vient en rêvant. Evitez-le ; vous avez le tems.

LA

LA COMTESSE.

L'éviter ! Lui qui me voit ! Ah ! je m'en garderai bien. Après les diſcours que vous lui avez tenus, il croiroit que je vous les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre,

LISETTE, *à part.*

Hum ! il y a ici quelque choſe. (*Haut.*) Madame, je ſuis d'avis de reſter auprès de vous : cela m'arrive ſouvent, & vous en ſerez plus à l'abri d'une déclaration.

LA COMTESSE.

Belle fineſſe ! Quand je lui échapperois aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain ? Il faudroit donc vous avoir toujours à mes côtés ? Non, non, partez. S'il me parle, je ſais répondre.

LISETTE, *à part, en s'en allant.*

Ma foi, cette femme-là ne va pas droit avec moi.

SCÉNE VII.

LA COMTESSE, *ſeule*.

ELLE avoit la fureur de reſter. Les domeſtiques ſont haïſſables: il n'y a pas juſqu'à leur zele qui ne vous déſoblige. C'eſt toujours de travers qu'ils vous ſervent.

SCÉNE VIII.

LA COMTESSE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME, Monſieur le Marquis vous a vu de loin avec Liſette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche; il a le deſir de vous conſulter; mais il ſe fait le ſcrupule de vous être importun.

LA COMTESSE.

Lui importun! Il ne ſauroit l'être. Dites-lui que je l'attends, l'Épine; qu'il vienne.

L'E-

L'ÉPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez voir dans la minute.

SCÉNE IX.

L'EPINE, LE MARQUIS.

L'ÉPINE, *appellant le Marquis :*

MONSIEUR, venez prendre audience ; Madame l'accorde.

SCENE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

EH ! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, Marquis ? Vous n'y songez pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté : c'eſt que j'ai bien des choſes à vous dire.

LA

LA COMTESSE.

Effectivement vous me paroiſſez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'eſprit en peine, J'ai beſoin de conſeils, j'ai beſoin de graces; & le tout de votre part.

LA COMTESSE.

Tant mieux. Vous avez encore moins beſoin de tout cela, que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque choſe.

LE MARQUIS.

Oh! bonne! Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, ſi vous voulez.

LA COMTESSE.

Comment, ſi je veux! Manquez-vous de confiance? Ah! je vous prie, ne me ménagez point; vous pouvez tout ſur moi, Marquis; je ſuis bien-aiſe de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette aſſurance m'eſt bien agréable, & je ſerois tenté d'en abuſer.

LA COMTESSE.

J'ai grand'peur que vous ne réſiſtiez à la tentation. Vous ne comptez pas aſſez ſur vos amis, Marquis, vous êtes trop réſervé avec eux.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE.

Beaucoup, cela eſt vrai.

LE

LE MARQUIS.

Vous ſavez dans quelle ſituation je ſuis avec Hortenſe; que je dois l'épouſer, ou lui donner deux cent mille francs.

LA COMTESSE.

Oui; & je me ſuis apperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh! on ne peut pas moins. Je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en ſuis pas ſurpriſe. Son caractere eſt ſi différent du vôtre! Elle a quelque choſe de trop arrangé pour vous.

LE MARQIS.

Vous y êtes; elle ſonge trop à ſes graces. Il faudroit toujours l'entretenir de compliimens; & moi, ce n'eſt pas-là mon fort. La coquetterie me gêne, elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah! ah! je conviens qu'elle en a un peu; mais preſque toutes les femmes ſont de même. Vous ne trouverez que cela par-tout, Marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple! Vous plaiſez ſans y ſonger; ce n'eſt pas votre faute. Vous ne ſavez pas ſeulement que vous êtes aimable; mais d'autres le ſavent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi, Marquis! je penſe qu'à cet égard-là les

les autres ſongent auſſi peu à moi que j'y ſonge moi-même.

LE MARQUIS.

Oh ! j'en connois qui ne vous diſent pas tout ce qu'ils ſongent.

LA COMTESSE.

Eh ! qui ſont-ils, Marquis ? Quelques amis comme vous, ſans doute ?

LE MARQUIS.

Bon ! des amis ! voilà bien de quoi ; vous n'en aurez encore de long-tems.

LA COMTESSE.

Je vous ſuis obligée du petit compliment que vous me faites en paſſant.

LE MARQUIS.

Point du tout. Je le dis exprès.

LA COMTESSE, *riant.*

Comment ? Vous qui ne voulez pas que j'aye encore des amis, eſt-ce que vous n'êtes pas le mien ?

LE MARQUIS.

Vous m'excuſerez. Mais quand je ſerois autre choſe, il n'y auroit rien de ſurprenant.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je ne laiſſerois pas que d'en être ſurpriſe.

LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée.

LA COMTESSE.

En vérité, ſurpriſe. Je veux pourtant croire que je ſuis aimable, puiſque vous le dites.

LE

LE MARQUIS.

Oh ! charmante ! Et je ſerois bien-heureux ſi Hortenſe vous reſſembloit : je l'épouſerois d'un grand cœur : & j'ai bien de la peine à m'y réſoudre.

LA COMTESSE.

Je le crois ; & ce ſeroit encore pis, ſi vous aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien ! c'eſt que juſtement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE, *par exclamation*.

Oui ! vous aimez ailleurs !

LE MARQUIS.

De toute mon ame.

LA COMTESSE, *en fouriant*.

Je m'en ſuis doutée, Marquis.

LE MARQUIS.

Eh ! vous-êtes vous doutée de la perſonne ?

LA COMTESSE.

Non ; mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaiſir de la deviner.

LA COMTESSE.

Eh ! pourquoi m'en donneriez-vous la peine, puiſque vous voilà ?

LE MARQUIS.

C'eſt que vous ne connoiſſez qu'elle : c'eſt la plus aimable femme, la plus franche . . . . Vous parlez de gens ſans façon ; il n'y a perſonne comme elle : plus je la vois, plus je l'admire.

LA

LA COMTESSE.

Epouſez-la, Marquis, épouſez-la, & laiſſez-là Hortenſe, il n'y a point à héſiter : vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui ; mais je ſonge à une choſe. N'y auroit-il pas moyen de me ſauver les deux cent mille francs ? Je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occaſion-ci comme une autre vous-même.

LE MARQUIS.

Ah ! que c'eſt bien dit, une autre moi-même.

LA COMTESSE,

Ce qui me plaît en vous, c'eſt votre franchiſe, qui eſt une qualité admirable. Revenons. Comment vous ſauver vos deux cent mille francs.

LE MARQUIS,

C'eſt qu'Hortenſe aime le Chevalier, Mais, à propos, c'eſt votre parent.

LA COMTESSE.

Oh ! parent de loin,

LE MARQUIS.

Or, de cet amour qu'elle a pour lui : je conclus qu'elle ne ſe ſoucie pas de moi. Je n'ai donc qu'à faire ſemblant de vouloir l'épouſer ; elle me refuſera, & je ne lui devrai plus rien ; ſon refus me ſervira de quittance.

LA

LA COMTESSE.

Oui-dà, vous pouvez le tenter. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait du riſque; elle a du diſcernement, Marquis. Vous ſuppoſez qu'elle vous refuſera. Je n'en ſais rien; vous n'êtes pas un homme à dédaigner.

LE MARQUIS.

Eſt-il vrai ?

LA COMTESSE.

C'eſt mon ſentiment.

LE MARQUIS.

Vous me flattez; vous encouragez ma franchiſe.

LA COMTESSE.

Vous encouragez ma franchiſe ! Mais mettez-vous donc dans l'eſprit que je ne demande qu'à vous obliger, entendez-vous ? & que cela ſoit dit pour toujours.

LE MARQUIS.

Vous me raviſſez d'eſpérance.

LA COMTESSE.

Allons par-ordre. Si Hortenſe alloit vous prendre au mot ?

LE MARQUIS.

J'eſpere que non; en tout cas, je lui paierois ſa ſomme, pourvu qu'auparavant la perſonne qui a pris mon cœur, ait la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Hélas ! elle ſeroit donc bien difficile ! Mais Marquis, eſt-ce qu'elle ne ſait pas que vous l'aimez ?

LE

LE MARQUIS.

Non, vraiment; je n'ai pas osé le lui dire:

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité. Oh! en vérité, c'est la pousser trop loin. Et toute amie des bienséances que je suis, je ne vous approuve pas: ce n'est pas se rendre justice.

LE MARQUIS.

Elle est si sensée, que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler?

LA COMTESSE.

Eh! cela devroit être fait. Peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle est sensée; que craignez vous? Il est louable de penser modestement de soi; mais avec de la modestie, on parle, on se propose. Parlez, Marquis, parlez, tout ira bien.

LE MARQUIS.

Hélas! si vous saviez qui c'est, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuse de n'aimer rien, & de mépriser l'amour?

LA COMTESSE.

Moi, mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel! cela ne seroit pas raisonnable. Ce n'est pas l'amour, ce sont les amans, tels qu'ils sont la plûpart, que je méprise, & non pas le sentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en soi que de fort honnête, & de fort involontaire: c'est le plus doux sentiment de la vie, comment le haïrois-je? Non, certes; & il y a tel homme à qui je pardonnerois de m'aimer, s'il

me

me l'avouoit avec cete ſimplicité de caractere, tenez, que je louois tout-à-l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le ſent....

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors. On a toujours bonne grace; voilà ce que je penſe. Je ne ſuis pas une ame ſauvage.

LE MARQUIS.

Ce ſeroit bien dommage!.... Vous avez la plus belle ſanté!...

LA COMTESSE.

Il eſt bien queſtion de ma ſanté! (*Haut.*) C'eſt l'air de la campagne.

LE MARQUIS.

L'air de la ville vous fait de même. L'œil le plus vif, le teint le plus frais.

LA COMTESSE.

Je me porte aſſez bien. Mais ſavez-vous bien que vous me dites des douceurs ſans y penſer?

LE MARQUIS.

Pourquoi, ſans y penſer. Moi, j'y penſe.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la perſonne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Et! ſi c'étoit vous, il n'y auroit que faire de les garder.

LA COMTESSE

Comment, ſi c'étoit moi! Eſt-ce de moi

dont il s'agit. Qu'eſt-ce que cela ſignifie : Eſt ce une déclaration d'amour que vous me faites.

LE MARQUIS.

Oh ! point du tout . Mais quand ce ſeroit vous.... il n'eſt pas néceſſaire de ſe fâcher . Ne diroit-on pas que tout eſt perdu . Calmez-vous ; prenez que je n'aie rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chûte ! Vous êtes bien ſingulier .

LE MARQUIS.

Et vous de bien mauvaiſe humeur. Et tout-à-l'heure , à votre avis , on avoit ſi bonne grace à dire naïvement qu'on aime . Voyez comme cela réuſſit. Me voilà bien avancé .

LA COMTESSE.

He le voilà-t-il pas bien reculé . A qui en avez-vous . Je vous demande à qui vous parlez

LE MARQUIS.

A perſonne , Madame , à perſonne . Je ne dirai plus mot : êtes-vous contente . Si vous vous mettez en colere contre tous ceux qui me reſſemblent , vous en querellerez bien d'autres .

LA COMTESSE.

Quel original , (*Haut.*) Et qui eſt-ce qui vous querelle .

LE MARQUIS.

Ah ! la maniere dont vous me refuſez n' eſt pas douce .

LA COMTESSE.

Allez , vous rêvez.

LE

LE MARQUIS.

Courage ! Avec la qualité d' original dont vous venez de m' honorer tout bas ; il ne me manquoit plus que celle de rêveur : au surplus, je ne m' en plains pas. Je ne vous conviens point, qu'y faire? Il n'y a plus qu' a me taire, & je me tairai. Adieu, Comteſſe ; n'en ſoyons pas moins bons amis ; & , du moins ; ayez la bonté de m' aider à me tirer d' affaire avec Hortenſe. (*Il s' èloigne cõmme pour ſortir.*)

LA COMTESSE, *à ſoi-même.*

Quel homme ! Celui-ci ne m'ennuiera pas du récit de mes rigueurs. J' aime les gens ſimples & unis ; mais, en vérité, celui-là l' eſt trop.

SCÉNE XI.

HORTENSE, LA COMTESSE, LE MARQUIS

HORTENSE, *arrêtant le Marquis prêt à ſortir.*

MONSIEUR le Marquis, je vous prie, ne vous en allez pas : nous avons à nous parler ; & Madame peut être préſente.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, Madame.

HORTENSE.

Vous ſavez ce dont il s'agit.

LE MARQUIS.

Non, je ne ſais pas ce que c'eſt; je ne m'en ſouviens plus.

HORTENSE.

Vous me ſurprenez! Je me flattois que vous ſeriez le premier a rompre le ſilence. Il eſt humiliant pour moi d'être obligée de vous prévenir. Avez-vous oublié qu'il y a un teſtament qui nous regarde?

LE MARQUIS.

Oh! oui, je me ſouviens du teſtament.

HORTENSE.

Et qui diſpoſe de ma main en votre faveur?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, oui, il faut que je vous épouſe; cela eſt vrai.

HORTENSE.

Hé bien! Monſieur, à quoi vous déterminez-vous? Il eſt tems de fixer mon état. Je ne vous cache point que vous avez un rival: c'eſt le Chevalier, qui eſt parent de Madame, que je ne vous préfere pas, mais que je préfere à tout autre, & que j'eſtime aſſez pour en faire mon époux, ſi vous ne devenez pas le mien: c'eſt ce que je lui ai dit juſqu'ici; & comme il m'aſſure avoir des raiſons preſſantes de ſavoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pu lui refuſer de vous parler. Monſieur, le congédierai-je, ou non? Que voulez-vous

que

que je lui diſe? Ma main eſt à vous, ſi vous me la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grace; je la prends, Madame.

HORTENSE.

Voilà qui eſt donc arrêté? Nous ne ſommes qu'à une lieue de Paris; il eſt de bonne heure; envoyons chercher un Notaire. Voici Liſette; je vais lui dire de nous faire venir l'Èpine.

SCENE XII.

LISETTE, *entrant d'un côté*, LE CHEVALIER, *entrant de l'autre*, HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

HORTENSE, *allant au devant du Chevalier pour lui dire un mot à part.*

IL accepte ma main, mais de mauvaiſe grace; ce n'eſt qu'une ruſe, ne vous effrayez pas, & ne dites mot. Liſette, on doit paſſer un contrat de mariage entre Monſieur le Marquis & moi; il veut tout-à-l'heure faire partir l'Èpine pour amener ſon Notaire de Paris: ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ſes ordres.

LISETTE.

J'y cours, Madame.

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Où allez-vous? En fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler, ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE

Moi, ce n'eſt que pour rendre ſervice. Tenez, je n'ai que faire de ſortir, je le vois ſur la terraſſe. (*Elle appelle.* Monſieur de l'Épine!

LA COMTESSE, *à part.*

Cette ſotte!

SCENE XIII.

L'EPINE, LISETTE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, HORTENSE.

L'ÈPINE.

QUi eſt-ce qui m'appelle?

LISETTE.

Vîte, vîte, à cheval. Il s'agit d'un contrat de mariage entre Madame & votre Maître; & il faut aller à Paris chercher le Notaire de Monſieur le Marquis.

L'EPINE.

Nous avons une partie de chaſſe pour tantôt: je m'étois arrangé pour courir le liévre, & non pas le Notaire.

LE MARQUIS.

C'eſt pourtant le dernier qu'on veut.

Ce

L'ÉPINE.

Ce n'eſt pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre ; je le compte pour mort. Ne ſavez-vous pas? La fiévre le travailloit quand nous partîmes, avec le Médecin par deſſus.

LISETTE, *d'un air indifférent.*

Il n'y a qu'à prendre celui de Madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire ; car ſi celui de Monſieur eſt mort, le mien l'eſt auſſi. Il y a quelque tems qu'il me dit qu'il étoit le ſien.

HORTENSE.

Dites-lui qu'il parte, Marquis.

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre? Quand je me fâcherois, il n'en ſera ni plus, ni moins. Il faut donc le chaſſer. (*à l'Epine.*) Retire-toi. (*L'Epine & Liſette ſortent.*)

SCENE XIV.

HORTENSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER; LA COMTESSE

HORTENSE.

ON ſe paſſera de lui. Allez toujours écrire. (*Elle feint de ſe retirer avec le Chevalier.*)

LE MARQUIS, *bas à la Comteſſe.*

Si je lui offrois cent mille francs ? mais ils ne ſont pas prêts; je ne les ai point ?

LA COMTESSE.

Je vous les prêterai, moi; je les ai à Paris. Rappellez-les; votre ſituation me fait de la peine.

LE MARQUIS, *à Hortenſe.*

Madame, voulez-vous revenir ? C'eſt que j'ai une propoſition à vous faire, & qui eſt tout-à-fait raiſonnable.

HORTENSE.

Une propoſition ! Monſieur le Marquis, vous m'avez donc trompée ? Votre amour n'eſt pas auſſi vrai que vous me l'avez dit:

LE MARQUIS:

Que diantre voulez-vous ? On prétend auſſi que vous ne m'aimez point; cela me chicane. Ainſi, tenez, accommodons-nous plutôt. Partageons le différend en deux : il y a deux cent mille

mille francs ſur le teſtament; prenez en la moitié, quoique vous ne m'aimiez pas.

LE CHEVALIER, *à Hortenſe, à part.*

Je ne crains plus rien.

HORTENSE.

Vous n'y penſez pas, Monſieur: cent mille francs ne peuvent entrer en comparaiſon avec l'avantage de vous épouſer; & vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je ne les vaux pas, quand je ſuis de mauvaiſe humeur, & je vous annonce que j'y ſerai toujours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me raſſûre.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas? Allons notre chemin, vous ſerez mariée.

HORTENSE.

Oui, finiſſons, Monſieur; je vous épouſerai; il n'y a que cela à dire. (*Elle ſort.*)

LE MARQUIS.

Oui, parbleu, j'en aurai le plaiſir.

SCENE XV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE *arrêtant le Chevalier.*

REſtez, Chevalier; parlons un peu de ceci. Y eut-il jamais rien de pareil ? Qu' en penſez-vous, vous qui aimez Hortenſe, vous qu' elle aime? Ce mariage ne vous fait-il pas trembler? Moi, qui ne ſuis pas ſon amant, il m' effraie.

LE CHEVALIER *avec un effroi hypocrite.*

C' eſt une choſe affreuſe! Il n' y a point d'exemple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m' en ſoucie gueres; elle ſera ma femme, mais en revanche, je ſerai ſon mari; c'eſt ce qui me conſole: & ce ſont plus ſes affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat, demain la nôce, & ce ſoir confinée dans ſon appartement; pas plus de façons. Je ſuis piqué, je ne donnerois pas cela de plus.

LA COMTESSE.

Pour moi, je ſerois d' avis qu' on les empêchât abſolument de s' engager. Hortenſe peut-elle ſe ſacrifier à un auſſi vil intérêt ? Vous qui êtes

êtes né généreux, Chevalier, & qui avez du pouvoir ſur elle, retenez-la : faites-lui, par pitié, entendre raiſon, ſi ce n'eſt par amour. Je ſuis ſûre qu'elle ne diſpute ſi vilainement qu'à cauſe de vous.

LE CHEVALIER *à part*.

Il n'y a plus de riſque à tenir bon. (*Haut.*) Que voulez-vous que j'y faſſe, Comteſſe ? je n'y vois point de remede.

LA COMTESSE.

Comment ? Que dites-vous ? Il faut que j'aie mal entendu ; car je vous eſtime.

LE CHEVALIER.

Je dis que je ne puis rien là dedans, & que c'eſt préciſément ma tendreſſe qui me défend de la réſoudre à ce que vous ſouhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'eſprit me prouverez-vous la juſteſſe de ce petit raiſonnement-là ?

LE CHEVALIER.

Je veux qu'elle ſoit heureuſe, ſi je l'épouſe ; elle ne le ſeroit pas aſſez avec la fortune que j'ai ; la douceur de notre union s'altéreroit ; je la verrois ſe repentir de m'avoir épouſé, de n'avoir pas épouſé Monſieur ; & c'eſt à quoi je ne m'expoſerai point.

LA COMTESSE.

On ne peut vous répondre qu'en hauſſant les épaules. Eſt-ce vous qui me parlez, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'ame mercénaire auſſi, mon petit couſin? Je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre. Oui, vous êtes digne d'elle; vos cœurs ſont fort bien aſſortis. Ah? l'horrible façon d'aimer?

LE CHEVALIER.

Madame, la vraie tendreſſe ne raiſonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah! Monſieur, ne prononcez pas ſeulement le mot de tendreſſe; vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais....

LA COMTESSE.

Vous me ſcandaliſez, vous dis-je. Vous êtes mon parent, malheureuſement: mais je ne m'en vanterai point. Ah! ciel! moi qui vous eſtime! Quelle avarice ſordide! Quel cœur ſans ſentiment! Et de pareils gens diſent qu'ils aiment! Ah! le vilain amour! Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS. *bruſquement.*

Ni moi plus rien à entendre: Monſieur, vous avez encore trois heures à entretenir Hortenſe; aprés quoi, j'eſpere qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monſieur, le contrat ſigné, je pars. Pour vous, Comteſſe, quand vous y penſerez bien ſérieu-

ſérieuſement, vous excuſerez votre parent, & vous lui rendrez plus de juſtice.

LA COMTESSE.

Ah ! non : voilà qui eſt fini ; je ne ſaurois le mépriſer davantage.

SCENE XVI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

EH bien ! ſuis-je aſſez à plaindre ?

LA COMTESSE.

Eh ! Monſieur, délivrez-vous d'elle, & donnez-lui les deux cent mille francs.

LE MARQUIS.

Deux cent mille francs plutôt que de l'épouſer ! Non, parbleu, je n'irai pas m'incommoder juſques-là ; je ne pourrois pas les trouver ſans me déranger.

LA COMTESSE *négligemment*.

Ne vous ai-je pas dit que j'ai juſtement la moitié de cette ſomme-là toute prête. A l'égard du reſte, on tâchera de vous la faire.

LE MARQUIS.

Eh ! quand on emprunte, ne faut-il pas rendre ? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne-heure ; mais-dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la Demoiſelle, elle ſeroit trop chete à renvoyer :

LA

LA COMTESSE.

Trop chere! Prenez donc garde, vous parlez comme eux. Seriez-vous capable de ſentimens ſi meſquins? il vaudroit mieux qu'il vous en coûtat tout votre bien que de la retenir, puiſque vous dites que vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Eh! en aimerois-je une autre davantage? A l'exception de vous, toute femme m'eſt égale; brune, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puiſque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, & qu'il n'y a que vous que j'aimois.

LA COMTESSE.

Voyez donc comment vous ferez: car enfin, eſt-ce une néceſſité que je vous épouſe à cauſe de la ſituation déſagréable où vous êtes? En vérité, cela me paroit bien fort, Marquis.

LE MARQUIS.

Oh! je ne dis pas que ce ſoit une néceſſité; vous me faites plus ridicule que je ne ſuis. Je ſais bien que vous n'êtes obligée à rien. Ce n'eſt pas votre faute ſi je vous aime; & je ne prétends pas que vous m'aimez; je ne vous en parle point non plus.

LA COMTESSE, *impatiente & d'un ton ſérieux.*

Vous faites fort bien, Monſieur, votre diſcrétion eſt tout-à-fait raiſonnable.

LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a, c'eſt que j'épouſerai cet-

cette fille-ci, avec un peu plus de peine que je n'en aurois eu ſans vous. Voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, Comteſſe.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis... Eh bien! vous vous en allez donc gaillardement comme cela, ſans imaginer d'autre expédient que ce contrat extravagant!

LE MARQUIS.

Eh! quel expédient? Je n'en ſavois qu'un, qui n'a pas réuſſi, & je n'en ſais plus. Je ſuis, votre très-humble ſerviteur. (*Il ſe retire & fait pluſieurs révérences.*)

LA COMTESSE.

Bon ſoir, Monſieur. Ne perdez point de tems en révérenees; la choſe preſſe.

SCENE XVII.

LA COMTESSE, *ſeule*.

LA, qu'on me diſe en vertu de quoi cet homme-là s'eſt mis dans la tête que je ne l'aimois point. Je ſuis quelquefois, par impatience, tentée de lui dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il n'eſt qu'un idiot. Il faut que je me ſatisfaſſe.

SCE-

SCENE XVIII.

L'EPINE, LA COMTESSE.

L'EPINE.

PUIS-JE prendre la licence de m' approcher de Madame la Comteſſe ?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire ?

L'EPINE.

De nous rendre reconciliés, Monſieur le Marquis & moi.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai qu' avec l'eſprit tourné comme il l'a, il eſt homme à te punir de l'avoir bien ſervi.

L'EPINE.

J'ai le contentement que vous approuvez mon refus de partir ? Il vous ſemble que je ſuis un ſerviteur excellent, Madame ?

LA COMTESSE.

Oui, excellent.

L'EPINE.

C'eſt cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poſte. Madame, enſeignez à Monſieur le Marquis le mérite de mon procédé. Ce Notaire me conſternoit.

noit. Dans l'excés de mon zéle, je l'ai fait malade, je l'ai fait mort, je l'aurois enterré, sandis : le tout par affection ; & néanmoins on me gronde. (*S'approchant de la Comteſſe d'un air myſterieux.*) Je ſais au demeurant que Monſieur le Marquis vous aime.

LA COMTESSE, *bruſquement.*

Cela ſe peut bien.

L'EPINE.

Eh oui ! Madame, vous êtes le tourment de ſon cœur. Liſette le ſait : nous l'avions même priée de vous en toucher deux mots pour exciter votre compaſſion ; mais elle a craint la diminution de ſes petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas ce que cela veut dire.

L'EPINE.

Le voici au net. Elle prétend que votre état de veuve lui rapporte davantage que ne feroit votre état de femme en puiſſance d'époux ; que vous lui êtes plus profitable, autrement dit, plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative ? C'étoit donc-là le motif de ſes refus ? Liſette eſt une jolie petite perſonne ! L'impertinente ! la voici. Va, laiſſe-nous. Je te raccomoderai avec ton maître : dis-lui que je le prie de me venir parler.

SCENE XIX.

LISETTE, LA COMTESSE, L'EPINE.

L'EPINE, *à Liſette, en ſortant.*

MADEMOISELLE: vous allez trouver le tems orageux; mais ce n'eſt qu'une gentilleſſe de ma façon, pour obtenir votre cœur.

(Il s'en va.)

SCENE XX.

LISETTE, LA COMTESSE.

LISETTE, *s'approchant de la Comteſſe.*

QUE veut-il dire?

LA COMTESSE.

Ah! c'eſt donc vous?

LISETTE.

Oui, Madame. La poſte n'étoit point partie. Eh bien! que vous a dit le Marquis?

LA COMTESSE.

Vous méritez bien que je l'épouſe.

LISETTE.

Je ne ſai pas en quoi je le mérite ; mais ce qui eſt de certain, c'eſt que, toute réflexion faite, je venois pour vous le conſeiller. (*A part.*) Il faut céder au torrent.

LA COMTESSE.

Vous me ſurprenez. Et vos profits, que deviendront-ils ?

LISETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que mes profits ?

LA COMTESSE.

Oui, vous ne gagneriez plus tant avec moi, ſi j'avois un mari, avez-vous dit à l'Epine. Penſeroit-on que je ſerai peut être obligée de me remarier, pour échapper à la fourberie & aux ſervices intéreſſés de mes domeſtiques ?

LISETTE.

Ah ! le coquin ! il m'a donc tenu parole. Vous ne ſavez pas qu'il m'aime, Madame; & que par-là il a intérêt que vous épouſiez ſon maître; &, comme j'ai refuſé de vous parler en faveur du Marquis, l'Epine a cru que je le deſſervois auprès de vous; il m'a dit que je m'en repentirois : & voilà comme il s'y prend ! Mais en bonne foi, me reconnoiſſez-vous au diſcours, qu'il me fait tenir ? Y a-t-il même du bon ſens ? M'en aimerez-vous moins quand vous ſerez mariée ? En ſerez-vous moins bonne, moins généreuſe ?

LA COMTESSE.

Je ne le penſe pas.

LISETTE.

Sur-tout avec le Marquis, qui, de ſon côté, eſt le meilleur homme du monde? Ainſi, qu'eſt-ce que j'y perdrois ? Au contraire, ſi j'aime tant mes profits, avec vos bienfaits je pourrai encore eſpérer les ſiens.

LA COMTESSE.

Sans difficulté.

LISETTE.

Et enfin je penſe ſi differemment, que je venois actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en queſtion, parce que je le juge néceſſaire.

LA COMTESSE.

Voilà qui eſt bien; je vous crois. Je ne ſavois pas que l'Epine vous aimoit, & cela change tout; c'eſt un article qui te juſtifie: n'en parlons plus. Qu'eſt-ce que tu me voulois dire?

LISETTE.

Que je ſongeois que le Marquis eſt un homme eſtimable.

LA COMTESSE.

Sans contredit; je n'ai jamais penſé autrement.

LISETTE.

Un homme avec qui vous aurez l'agrémen d'avoir un mari ſûr, ſans avoir de maître.

LA COMTESSE.

Cela eſt encore vrai: ce n'eſt pas-lá ce que je diſpute.

LISETTE.

Vos affaires vous fatiguent.

LA

LA COMTESSE.

Plus je ne puis dire : je les entends mal, & je ſuis née pareſſeuſe.

LISETTE.

Vous en avez des inſtans de mauvaiſe humeur, qui nuiſent à votre ſanté.

LA COMTESSE.

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

LISETTE.

Procureurs, Avocats, Fermiers ; le Marquis vous délivreroit de tous ces gens-là. Savez-vous bien que c'eſt, pour être, le ſeul homme qui vous convienne ?

LA COMTESSE.

Il faut donc que j'y rêve.

LISETTE.

Vous ne vous ſentez point de l'éloignement pour lui ?

LA COMTESSE.

Non, aucun. Je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle paſſion ; mais je n'ai rien dans le cœur qui lui ſoit contraire.

LISETTE.

Eh ! n'eſt-ce pas aſſez, vraiment ? De la paſſion ! Si, pour vous marier, vous attendez qu'il vous en vienne, vous reſterez toujours veuve : &, à proprement parler, ce n'eſt pas lui que je vous propoſe d'épouſer, c'eſt ſon caractere.

LA COMTESSE.

Qui eſt admirable, j'en conviens. Et on peut

dire assurément que tu parles bien pour lui. Tu me disposes on ne peut pas mieux ; mais il n' aura pas l'esprit d'en profiter, mon enfant.

LISETTE.

D'où vient donc ? Ne vous a t-il pas parlé de son amour ?

LA COMTESSE.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimoit ; & mon prémier mouvement a été d'en paroître étonnée ; c'étoit bien le moins. Sais-tu ce qui est arrivé ? Qu'il a pris mon étonnement pour de la colere. Il a commencé par établir que je ne pouvois pas le souffrir. En un mot, je le déteste ; je suis furieuse contre son amour : voilà d'où il part ; moyennant quoi, je ne saurois le désabuser sans lui dire : Monsieur, vous ne savez ce que vous dites : & ce seroit me jetter à sa tête : aussi n'en ferai-je rien.

LISETTE.

Oh ! c'est une autre affaire : vous avez raison, ce n'est point ce que je vous conseille non plus ; & il n'y a qu'à le laisser-là.

LA COMTESSE.

Bon ! Tu veux que je l'épouse, tu veux que je le laisse-là ; tu te promenes d'une extrémité à l'autre. Et peut-être n'a-t-il pas tant de tort, & que c'est ma faute. Je lui réponds quelquefois avec aigreur.

LISETTE.

J'y pensois : c'est ce que j'allois vous dire : Voulez-vous que j'en parle à l'Epine, & que je

lui

lui insinue de l'encourager ?

LA COMTESSE.

Non ; je te le défends, Lisette ; à moins que je n'y sois pour rien.

LISETTE.

Apparemment ; ce n'est pas vous qui vous en avisez, c'est moi.

LA COMTESSE.

En ce cas je n'y prends point de part. Si je l'épouse, c'est toi à qui il en aura obligation ; & je prétends qu'il le sache, afin qu'il t'en récompense.

LISETTE.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits ! Je vous quitte pour chercher l'Epine ; mais ce n'est pas la peine : voilà le Marquis, & je vous laisse.

SCENE XXI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part, ſans voir la Comteſſe.*

VOICI cette lettre que je viens de faire pour le Notaire : mais je ne ſais pas ſi elle partira: je ne ſuis pas d'accord avec moi-même. (*A la Comteſſe.*) On dit que vous ſouhaitez me parler, Comteſſe ?

LA COMTESSE.

Oui, c'eſt en faveur de l'Epine. Il n'a voulu que vous rendre ſervice ; il craint que vous ne le congédiez, & vous m'obligerez de le garder : c'eſt une grace que vous ne me refuſerez pas, puiſque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS.

Vraiment oui, je vous aime, & ne vous aimerai encore que trop long-tems.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu, je vous en défierois, puiſque je ne ſaurois m'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE, *riant.*

Ha, ha ; ce ton bruſque me fait rire.

LE

LE MARQUIS.

Oh ! oui, la choſe eſt fort plaiſante !

LA COMTESSE.

Plus que vous ne penſez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je penſe que je voudrois ne vous avoir jamais vûe.

LA COMTESSE.

Votre inclination s'explique avec des graces infinies.

LE MARQUIS.

Bon ! des graces ! A quoi me ſerviroient-elles ? N'a-t il pas plû à votre cœur de me trouver haïſſable ?

LA COMTESSE.

Que vous êtes impatientant avec votre haine ; Eh ! quelles preuves avez-vous de la mienne ? Vous n'en avez que de ma patience à écouter la bizarrerie des diſcours que vous me tenez toujours. Vous ai-je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire, ni que vous me fâchiez, ni que je vous hais, ni que je vous raille ? Toutes viſions que vous prenez, je ne ſais comment, dans votre tête, & que vous vous figurez venir de moi ; viſions que vous groſſiſſez, que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez, ou que vous croyez me répondre : car vous êtes d'une mal-adreſſe ! Ce n'eſt non plus à moi que vous parlez, qu'à qui ne vous parla jamais ; & cependant Monſieur ſe plaint.

LE

LE MARQUIS.

C'eſt que Monſieur eſt un extravagant.

LA COMTESSE.

C'eſt, du moins, le plus inſupportable homme que je connoiſſe. Oui, vous pouvez être perſuadé qu'il n'y a rien de ſi original que vos converſations avec moi; de ſi incroyable.

LE MARQUIS.

Comme votre averſion m'accommode!

LA COMTESSE.

Vous allez voir. Tenez, vous dites que vous m'aimez, n'eſt-ce pas? & je vous crois. Mais voyons: que ſouhaiteriez-vous que je vous répondiſſe?

LE MARQUIS.

Ce que je ſouhaiterois? Voilà qui eſt bien difficile à deviner! Parbleu, vous le ſavez de reſte.

LA COMTESSE.

Eh bien! ne l'ai-je pas dit? Allez, Monſieur, je ne vous aimerai jamais; non jamais.

LE MARQUIS.

Tant-pis, Madame, tant-pis: je vous prie de trouver bon que j'en ſois fâché.

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorſqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut, du moins, leur demander ce qu'ils en penſent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites!

LA COMTESSE.

Je n'y ſaurois tenir. Adieu. (*Elle veut s'en aller.*)

LE MARQUIS, *la retenant.*

Eh bien ! Madame, je vous aime ; qu'en pen ſez-vous ? &, encore une fois, qu'en penſez vous ?

LA COMTESSE.

Ah ! ce que j'en penſe ? Que je le veux bien, Monſieur ; &, encore une fois, que je le veux bien ; car, ſi je ne m'y prenois pas de cette façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS.

Vous le voulez bien ? Ah ! je reſpire ! Comteſſe, donnez-moi votre main, que je la baiſe.

SCENE XXII.

& derniere.

LE MARQUIS, LA COMTESSE. HORTENSE, LE CHEVALIER.

HORTENSE.

VOTRE billet eſt-il prêt, Marquis ? Mais vous baiſez la main de la Comteſſe, ce me ſemble ?

LE MARQUIS.

Oui : c'eſt pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cent mille francs que je vous donne.

HORTENSE.

Et moi, ſans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contens. Que je vous embraſſe, Marquis. (*A la Comteſſe.*) Comteſſe, voilà le dénouement que nous attendions.

LA COMTESSE, *en s'en allant.*

Eh bien ! vous ne l'attendrez plus.

FIN.

4 907